

Le danger en face

Mathieu Bédard

Numéro 327, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, M. (2021). Compte rendu de [Le danger en face]. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 53–53.

LE DANGER EN FACE

Le danger en face est un court métrage artistiquement superbe, mais résolument perturbant. Avec son mélange de récit théâtral (le film entier est un monologue habilement soutenu par Bruno Marcil), ses décors stylisés en carton-pâte, son noir et blanc contrasté, et son plaisir évident dans les trucages burlesques (les coups de feu entraînent des effusions de confettis), le film d'Alexis Chartrand est avant tout un bel hommage au cinéma des premiers temps. Adaptation du roman graphique *Danger public* de Leif Tande et Philippe Girard, il est saisissant d'ailleurs de voir la parenté entre ces deux arts, qui se répondent stylistiquement de brillante façon. Le film raconte l'histoire d'un barbier obsédé qui ressasse divers scénarios pour tuer ses « ennemis » imaginaires, mais que la réalité vient toujours contrecarrer. L'imagerie de l'œuvre est d'une violence baroque et absurde, ce qui risque d'ailleurs d'aliéner une part de son public. Les meurtres s'enchaînent en effet dans l'esprit du personnage et leur gratuité a tôt fait de nous mettre à l'épreuve. On hésite entre, d'une part, accueillir le mode ludique et théâtral de l'œuvre et, de l'autre, s'en tenir loin par effet de malaise. Sous ses airs fantaisistes, le film pointe en fait la violence fantasmée de notre culture de l'image, sa pulsion objectifiante et son goût pour l'hubris, ce qui se solde par un court métrage à la fois jouissif et morbide. En ce sens, c'est un film qui peut peut-être tourner à vide rapidement ou déplaire par sa surenchère, mais dans cette volonté d'assumer ses obsessions et de risquer l'excès, *Le danger en face* s'avère une véritable œuvre au sens fort du terme, qui fait le pari d'aller au bout de sa proposition. ▲

MATHIEU BÉDARD



LA TRAVERSÉE

Une jeune femme rentre chez elle après un an d'études à Paris. Le trajet vers Québec avec son père sera une épreuve d'endurance. Sur cette trame d'une infinie simplicité se déploie un drame intime dont la tension est palpable dès la première image. La réalisatrice, qui tient également avec justesse le rôle principal, cadre son personnage en gros plan serré sur fond de zone des arrivées de l'aéroport de Montréal, dans le froid de l'hiver. Elle attend quelqu'un qui semble en retard, visiblement nerveuse, mais d'une nervosité loin de l'excitation enivrée de revoir un être cher. Elle appréhende cette rencontre avec angoisse. En quelques secondes, avant même l'arrivée stressante du père, Ève Saint-Louis a établi à la fois son atmosphère et la nature de la relation entre les deux personnages. Le huis clos qui suivra offrira une escalade rapide parfaitement orchestrée dans la dégradation de cette relation — le père (excellent Claude Laroche, dans un contre-emploi convaincant), hostile d'entrée de jeu pour des raisons d'abord générales, mais qui deviendront peu à peu vicieuses et personnelles, et la fille, de plus en plus troublée devant l'animosité du père jusque dans les échanges les plus anodins. L'environnement exigu de la voiture plongeant dans la noirceur tombante rehausse d'autant la sensation d'étouffement. L'efficacité du montage économe et des plans fixes qui embrassent les deux personnages dans le même champ (les deux appels téléphoniques sont particulièrement réussis) contribuent grandement au maintien de cette tension. Mais, alors qu'on se réjouit que la jeune femme parvienne *in extremis* à se sauver de chez son père, où on n'ose imaginer ce qui aurait pu se passer tant l'hostilité du père s'est transformée en fiel haineux, on ne peut s'empêcher de rester sur notre faim, les racines manifestement profondes du drame entre le père et sa fille demeurant entièrement opaques. ▲

CLAIRE VALADE